



## CHAPITRE IX.

### PROBLÈME DE LA GUERRE ET DE LA PAIX.

La guerre, nous n'en saurions maintenant douter, est avant tout un phénomène de notre vie morale. Elle a son rôle dans la psychologie de l'humanité, comme la religion, la justice, la poésie, l'art, l'industrie, la politique, la liberté, ont le leur; elle est une des formes de notre vertu. C'est dans la conscience universelle que nous devons l'étudier, non sur les champs de bataille, dans les sièges et les chocs des armées, dans les procédés de la stratégie, de la tactique et de l'armement. Tout ce matérialisme, qui remplit les récits des historiens, qui fait le fond des tableaux des poètes, est à peu près inutile; il ne peut rien nous apprendre de la philosophie de la guerre. La guerre est une des puissances de notre âme; elle a sa *phénoménalité dans notre âme*. Tout ce qui compose notre avoir intellectuel et moral, tout ce qui constitue notre civilisation et notre gloire, se crée tour à tour et se développe dans l'action fulgurante de la guerre et sous l'incubation obscure de la paix. La première peut dire

à la seconde : « Je sème ; toi, ma sœur, tu arroses ; Dieu donne à tout l'accroissement. »

Les esprits enclins au mysticisme, tels que le comte de Maistre et M. de Ficquelmont lui-même, satisfaits d'avoir aperçu ces grandes choses, aiment à se tenir dans le demi-jour. Le divin les charme ; la vérité pure, telle que la veut la philosophie, est pour eux sans attrait, une réalité triste, qu'on cesse d'admirer dès qu'on la possède. Il y a grave péril, selon eux, à ôter à l'homme ses admirations, à faire évanouir à ses yeux, l'un après l'autre, tous les mystères.

Ces réflexions pouvaient encore être de mise au temps de Bossuet. Après la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle et la critique allemande, après la Révolution française et l'institution d'une Académie des *Sciences morales et politiques*, après l'explosion du socialisme, il n'est plus temps. Pareille réserve nous est désormais interdite ; ce serait manquer à notre destinée et à notre devoir. Puis donc que notre condition est de mordre toujours au fruit de la science, mordons, dussions-nous trois fois en mourir.

Qu'est-ce que la guerre ? Un accident, une forme passagère, ou un mode nécessaire de notre existence ? La guerre, thèse ou anti-thèse de la paix, est-elle une de ces antinomies constitutives, dont il est aisé de faire la critique, en se plaçant tantôt à l'un des extrêmes, tantôt à l'autre, mais que rien ne peut détruire parce qu'elles tiennent à l'essence de l'humanité, et

qu'elles sont une des conditions de sa vie? Avons-nous chance, par une constitution quelconque des états, par une pratique meilleure du droit des gens, de la faire cesser tout à fait, ou bien n'est-elle susceptible que d'amélioration et de perfectionnement? Que faut-il alors entendre par amélioration, perfectionnement, ou progrès dans la guerre? Cela signifie-t-il que la guerre doit devenir de plus en plus atroce, ou bien que marchant avec la civilisation, elle doit augmenter en nous, avec le mépris de la mort, le courage et la vertu? Dans l'un comme dans l'autre cas, au lieu de pénétrer dans la philosophie de la guerre, nous ne ferions que nous enfoncer de plus en plus dans le mysticisme, et retourner à l'idéal des Cimbres et des Teutons. Faut-il, en un mot, voir dans la guerre un fléau pour l'homme, ou un exercice de sa souveraineté? Est-elle un phénomène de la physiologie ou de la pathologie des nations? Est-elle dans le droit, ou hors du droit; dans la religion, ou hors la religion? Est-elle commandée, tolérée ou condamnée par la morale? Dans le premier cas, que pouvons-nous faire pour la rendre meilleure, plus efficace, plus édifiante, plus héroïque; dans le second, comment nous y prendre pour l'éteindre?

Pour moi, il est manifeste que la guerre tient par des racines profondes, à peine encore entrevues, au sentiment religieux, juridique, esthétique et moral des peuples. On pourrait même dire qu'elle a sa formule

abstraite dans la dialectique. La guerre, c'est notre histoire, notre vie, notre âme tout entière; c'est la législation, la politique, l'État, la patrie, la hiérarchie sociale, le droit des gens, la poésie, la théologie; encore une fois, c'est tout. On nous parle d'abolir la guerre, comme s'il s'agissait des octrois et des douanes. Et l'on ne voit pas que si l'on fait abstraction de la guerre et des idées qui s'y associent, il ne reste rien, absolument rien, du passé de l'humanité, et pas un atome pour la construction de son avenir. Oh! je puis le dire à ces pacificateurs ineptes, comme on me l'a dit un jour à moi-même, à propos de la propriété : La guerre abolie, comment concevez-vous la société? Quelles idées, quelles croyances lui donnez-vous? Quelle littérature, quelle poésie, quel art? Que faites-vous de l'homme, être intelligent, religieux, justicier, libre, personnel, et, par toutes ces raisons, guerrier? Que faites-vous de la nation, force de collectivité indépendante, expansive et autonome? Que devient, dans sa sieste éternelle, le genre humain?

C'est en vain qu'une philanthropie oiseuse se lamente sur les hécatombes offertes au Dieu des batailles; c'est en vain qu'un mercantilisme avare étale, à côté de ses immenses produits, de ses chemins de fer, de sa navigation, de ses banques, de son libre échange, les consommations effroyables que la guerre traîne à sa suite, l'embrassement des villes, la dévastation des campagnes, le désespoir des mères, des

épouses, des jeunes filles, la dépopulation, la dégénérescence des races, le retard des sociétés dans la production de la richesse et l'exploitation du globe. Tant que les imaginations et les consciences ne seront pas autrement intéressées à la nier, tant qu'elle n'aura contre elle que des pertes d'hommes et d'écus, des affaires stagnantes, des fonds en baisse et des banqueroutes, la guerre ne s'en ira pas ; il y aura même, dans les régions haute et basse de la société, une certaine animadversion contre ceux qui la combattent, j'ai presque dit qui la calomnient.

Faites, si vous le pouvez, que ce fanatisme surnaturel, ce culte de la force, auquel la philosophie n'a jusqu'à ce jour rien compris, soit atteint dans sa moralité et dans son idéal ; ôtez à la guerre ce prestige qui fait d'elle le pivot de toute poésie, le fondement de toute organisation politique et de toute justice : alors vous pourrez espérer de l'abolir, et, par les affinités que nous lui avons découvertes, d'abroger avec elle ce qui reste de préjugé et de servitude sur la terre.

« Nous sommes, a dit quelque part M. de Lamartine, à une des plus fortes époques que le genre humain puisse franchir pour avancer vers le but de la destinée divine ; à une époque de rénovation et de transformation pareille peut-être à l'époque évangélique... Nous allons à une des plus sublimes haltes de l'humanité, à une organisation complète

» de l'ordre social. Nous entrevoyons pour les enfants  
 » de nos enfants une série de siècles libres, religieux,  
 » moraux, rationnels, un âge de vérité, de raison, de  
 » vertu, au milieu des âges... En prenant Dieu pour  
 » point de départ et pour but, le bien général de  
 » l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la  
 » conscience pour juge, la liberté pour route, vous ne  
 » courez aucun risque de vous égarer...

» Les hommes de l'assemblée constituante n'étaient  
 » pas des Français ; c'étaient des hommes universels.  
 » On les méconnaît et on les rapetisse, quand on n'y  
 » voit que des prêtres, des aristocrates, des plébéiens,  
 » des sujets fidèles, des factieux et des démagogues.  
 » Ils étaient, et ils se sentaient mieux que cela : des  
 » OUVRIERS de Dieu, appelés par lui à *restaurer la rai-*  
 » *son sociale* de l'humanité, et à rasseoir le droit et la  
 » justice dans l'univers. »

» La déclaration des droits est le Décalogue du  
 » genre humain dans toutes les langues. »

Ce sont là de magnifiques et prophétiques paroles, comme il en échappe, sans effort, à M. de Lamartine, chaque fois qu'un rayon de cette *raison sociale* qu'il invoque vient éclairer son âme.

Oui, nous sommes à une de ces *fortes époques* qui décident de la destinée des nations ; à une de ces époques de rénovation et de transformation universelle ; époque qui n'a d'analogie dans le passé que

l'époque évangélique, époque dont la Révolution française fut le Thabor, et les hommes de la constituante les premiers et immortels missionnaires. Or, quel sera, selon M. de Lamartine, le trait signalétique de cette époque *divine*, si merveilleusement régénératrice? Il va nous le dire : ce sera encore, comme à l'époque évangélique, une promesse, la promesse de paix, le rameau d'olivier, annonçant la fin des luttes et des catastrophes. Après la tempête le calme : toute période de guerre finit par là.

« La révolution moderne appelait les gentils comme » les juifs au partage de la lumière et de la fraternité.  
» Aussi n'y eut-il pas un de ses apôtres qui ne pro-  
» clamât la paix entre les peuples. Mirabeau, Lafayette,  
» Robespierre lui-même, effacèrent la guerre du sym-  
» bole qu'ils présentaient à la nation. Ce furent les  
» factieux et les ambitieux qui la demandèrent plus  
» tard ; ce ne furent pas les grands révolutionnaires.  
» Quand la guerre éclata, la révolution avait dégé-  
» néré (1). »

Qui dit poète, dit interprète des dieux. J'accepte, à titre d'oracle, ces dernières paroles de M. de Lamartine. Mais à quand l'accomplissement? Voilà ce que nous voudrions savoir. Entre-temps, je ne puis m'em-

(1) Passage cité par M. ÉMILE DE GIRARDIN, dans sa brochure sur *le Désarmement général*, p. 32.

pêcher de faire des réserves en faveur des révolutionnaires de 92, qui, malgré la cour et malgré Robespierre, prirent l'initiative de la lutte et firent décréter la guerre à la contre-révolution, représentée alors par l'étranger. Non, ceux qui firent l'appel aux armes ne furent ni des ambitieux ni des factieux; ils avaient, au contraire, plus que Robespierre et ses amis, le vrai sentiment de la Révolution. Qu'eût-elle donc été cette Révolution, sans la sanction du sang et de la victoire? La guerre est divine; la guerre est justicière; la guerre est régénératrice des mœurs; comment M. de Lamartine, qui se connaît si bien ès choses *divines*, l'a-t-il oublié? Grâce, s'il vous plaît, pour les guerres de la Révolution!

La guerre est la plus ancienne de toutes les religions : elle en sera la dernière.

J'entreprends d'expliquer aujourd'hui ce que la philosophie, par une inadvertance dont je dirai la cause, a laissé jusqu'à ce jour sans explication, le mythe guerrier. J'ôterai à la guerre son caractère divin; je la livrerai dévoilée au libre arbitre des peuples et des rois. Puisse mon œuvre, pareille à l'hymne de paix chanté par les anges sur le berceau du Christ, être pour le monde l'annonce d'un avenir meilleur! Je bénirais l'exil qui m'a fait venir la pensée de ce livre; et, quelque suspect que je parusse encore pour mes doctrines, je mourrais dans la communion du genre humain.